

# FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

## VIVRE DANS L'ALLEMAGNE EN GUERRE

UN FILM DE JÉRÔME PRIEUR

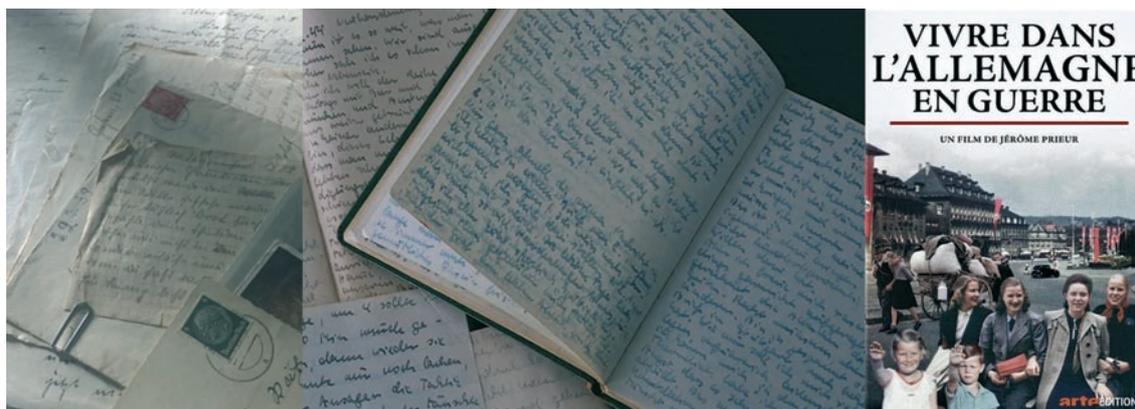


## Sommaire

Dossier

« Vivre dans l'Allemagne en guerre »  
un film de Jérôme Prieur

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Jérôme Prieur
- 11. Extraits choisis - Lettres et journaux
- 12. Agota Kristof, L'Analphabète - Hommage
- 14. Montesquieu, Correspondance III
- 16. Dernières parutions
- 18. Agenda



## Édito

### « Vivre dans l'Allemagne en guerre », un film de Jérôme Prieur

Nathalie Jungerman

Jérôme Prieur est un écrivain et cinéaste. Il est l'auteur d'une vingtaine de livres et de nombreux films documentaires, explorant l'histoire contemporaine, l'histoire des religions, la littérature et les arts. Outre *Corpus Christi* et les grandes séries sur la naissance du christianisme réalisées avec Gérard Mordillat (diffusées sur Arte), on peut citer notamment *Hélène Berr, une jeune fille dans Paris occupé*, *Les Jeux d'Hitler - Berlin 1936* et *Ma vie dans l'Allemagne d'Hitler*. Il a reçu en 2014 le prix du Documentaire décerné par l'Association des critiques de cinéma et de télévision.

Le 9 mai prochain à 20h45, *Vivre dans l'Allemagne en guerre* (2020) sera diffusé sur France 5. Dès le 4 mai, le DVD du film, avec en complément *Occuper l'Allemagne* (2019), sera mis en vente par Arte éditions.

*Ma vie dans l'Allemagne d'Hitler* et *Vivre dans l'Allemagne en guerre* sont des documentaires pour lesquels la Fondation La Poste a apporté son soutien. Les témoignages écrits, pour le premier – collectés en 1939 auprès de réfugiés allemands et conservés à l'université de Harvard –, les correspondances et journaux intimes, pour le second – publiés ou restés inédits dans des centres d'archives –, construisent la continuité narrative de chacun de ces films. Jérôme Prieur a confronté les textes, préalablement sélectionnés, à des images de cinéastes amateurs, trouvées en Allemagne dans des cinémathèques privées. Ces images ont enregistré des moments anodins, elles ont capté la vie ordinaire de civils allemands dans une société nazifiée. Dans *Vivre dans l'Allemagne en guerre*, elles résonnent avec la voix de ceux, et surtout de celles, qui tiennent un journal ou échangent des lettres entre 1938 et 1945. Parmi ces voix, certaines s'interrogent, réfléchissent, tentent de s'informer, d'autres se laissent envahir par la propagande nazie et s'y soumettent aveuglément. Toutes relatent « la façon dont elles vivent la *situation* au quotidien. »

Nous avons rencontré Jérôme Prieur, le temps d'un entretien, pour parler de ce film bientôt diffusé à la télévision, et de son travail documentaire, éclairant et remarquable.

# Entretien avec Jérôme Prieur

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

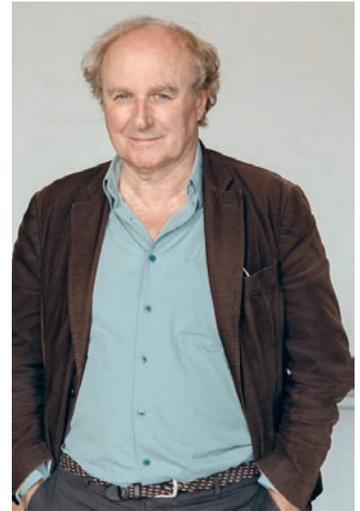
**Ma Vie dans l'Allemagne d'Hitler, diffusé en janvier 2019 sur Arte, était réalisé à partir de films d'amateurs et d'un corpus de textes : des témoignages d'Allemands ayant fui leur pays avant ou après l'accession d'Adolf Hitler au pouvoir en janvier 1933. Des témoignages, pour la plupart jamais publiés, issus d'un concours initié en 1939 par trois professeurs de l'université de Harvard. Le 9 mai prochain, sur France 5, sera diffusé *Vivre dans l'Allemagne en guerre* réalisé aussi à partir de témoignages, mais cette fois-ci, issus de correspondances, de carnets et journaux personnels écrits entre 1938 et 1945. Comment est né ce projet ?**

**Jérôme Prieur** Après avoir terminé *Ma Vie dans l'Allemagne d'Hitler* que j'étais allé montrer au festival de Bologne, je suis tombé sur des articles de presse qui annonçaient un livre édité par la Librairie Vuibert, traduit par Aude de Saint-Loup et mon ami Pierre-Emmanuel Dauzat : *La Guerre allemande* de Nicholas Stargardt. Ce livre m'a intrigué aussitôt parce que j'y ai vu une parenté avec mon film qui adoptait le point de vue des exilés ayant fui le régime pour des raisons raciales, politiques ou religieuses. À la lecture des articles, je me suis rendu compte que le livre de Nicholas Stargardt essayait de faire entendre la voix de ceux qui étaient en Allemagne pendant les années 1939-45. J'ai envoyé un des articles à ma productrice, Dominique Tibi, juste pour l'en informer, histoire de montrer que le film provoquait d'autres échos. C'est elle, ensuite, qui a envisagé la possibilité de tirer matière de cet ouvrage pour un nouveau film et

elle a su transformer mon impression de lecteur. Car entre temps, j'avais lu ce volume de 800 pages qui brasse un nombre incroyable de situations, de personnages, mais je ne songeais pas à une éventuelle adaptation, d'autant plus que je n'avais pas envie de continuer à « vivre » en Allemagne nazie et qu'une adaptation aurait d'ailleurs été impossible. Parce que 800 pages, c'est très loin de ce qu'on peut raconter en deux ou trois heures. Aussi, j'ai constaté très vite que la manière de procéder de Nicholas Stargardt était de novéliser, de raconter ce qu'il avait pu glaner dans ses sources, de mettre en récit les témoignages qu'il avait recensés, au style direct et surtout indirect. Il n'était pas possible pour moi de travailler ainsi. Il fallait que je revienne aux sources elles-mêmes, comme je l'avais fait pour *Ma Vie dans l'Allemagne d'Hitler* à partir de cette enquête de Harvard.

## Comment avez-vous procédé au choix des personnages ?

**J.P.** Une multitude de personnages figurent dans le livre de Stargardt, et parmi eux, une trentaine de protagonistes. J'ai exclu tous ceux qui étaient des militaires car les images de guerre ont tellement été montrées qu'on ne peut plus les voir. Mon objectif était de me concentrer sur le point de vue des Allemands restés dans leur pays, ou plus exactement des Allemandes, fatalement. J'ai sélectionné six femmes, de tous âges. Puis, je me suis rendu compte qu'il me manquait un personnage. J'ai pensé utiliser, comme dans le livre de Nicholas Stargardt, le point de vue de Victor Klemperer. Il a écrit son journal tout au long de la guerre, enfermé dans son appartement



Jérôme Prieur  
Photo © Pierre Louis - SELENITES-FILMS

**Jérôme Prieur** est écrivain et cinéaste. Il est l'auteur d'une vingtaine d'essais, notamment *Nuits blanches* (Gallimard, 1980), *Jésus contre Jésus* (avec Gérard Mordillat, Seuil, 1999), *Proust fantôme* (Le Promeneur, 2001), *Roman noir* (essai sur la littérature gothique, Seuil, 2006, médaille d'argent du Prix Louis Barthou, remis par l'Académie française), *Rendez-vous dans une autre vie* (Seuil, 2010), *La moustache du soldat inconnu* (Seuil, 2018, Sélection Prix Médicis essai et Prix Femina essai), *Lanterne magique, Avant le cinéma* (Fario, 2021), d'un roman, *Une femme dangereuse* (Le Passage, 2013) et de nombreux films documentaires, pour la plupart en rapport avec l'histoire. Il a reçu en 2014 le prix du documentaire décerné par l'Association française des critiques de cinéma et de télévision. Il est l'auteur de la célèbre série *Corpus Christi* avec Gérard Mordillat (ils ont enquêté pendant sept ans avant de réaliser cette série), diffusée sur Arte, et qui a connu un très grand succès.

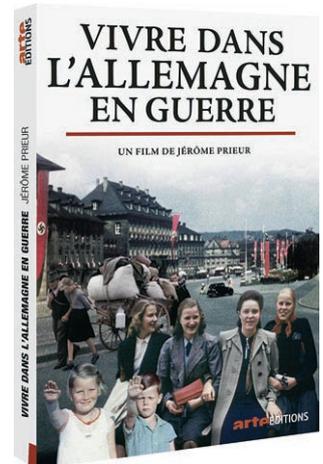
à Dresde. Cependant, choisir cet écrivain risquait de tout déséquilibrer, parce que son journal pourrait, à lui seul, faire l'objet d'un film ou même de plusieurs. Le personnage de Klemperer avait de surcroît un inconvénient presque dramaturgique : c'était un Allemand persécuté. Contrairement au film précédent qui donnait la parole aux exilés, aux persécutés ou à ceux qui avaient décidé de fuir et, à leur manière, de résister, je voulais que le point commun entre les différents personnages, quels qu'ils soient, soit de s'accoutumer à la situation qu'ils vivent, aux événements auxquels ils sont confrontés : peu importe leur adhésion ou leur hostilité au nazisme, ils continuent à vivre dans leur pays sans être a priori en danger. En conséquence, je me suis dit qu'il fallait ajouter à mes personnages féminins, le luthérien fervent et auteur à succès, Jochen Klepper. Son roman, *Der Vater*, publié en 1937 est un best-seller dont la prose est sans doute un peu indigeste, mais ses carnets sont absolument bouleversants. Jochen Klepper est prussien, aryen selon les catégories nazies, sauf qu'il est marié à Johanna Stein, une juive Allemande, veuve et mère de Renate qui devient sa belle-fille. Dans son journal, il est question de ces deux femmes, de ses efforts pour les sauver et de ses cas de conscience théologiques. Parmi les personnages féminins que j'ai choisis pour le film, deux entretiennent une correspondance avec leur fiancé et futur mari : la fleuriste Irène Reitz et la photographe Liselotte Purper. Ce qui est un moyen de faire exister le point de vue masculin. Par principe, je tenais absolument à ce que le film livre la perception de quelques Allemands restés en Allemagne, d'où ce nombre assez restreint de personnages. Ce n'est pas un échantillon scientifique, c'est mon choix. D'ailleurs je ne souhaite pas que les six ou sept comédiens ou comédiennes de *Vivre dans l'Allemagne en guerre* (alors que je n'avais pris qu'une seule actrice, Ute Lemper, pour *Ma vie dans l'Allemagne d'Hitler*), soient de simples lecteurs, mais des interprètes. Je veux créer l'im-

pression que les personnages, qui ne sont jamais à l'image (sauf peut-être en photo), soient présents quasi physiquement dans le film.

**Est-ce que tous les textes cités dans le film proviennent de ce livre, *La Guerre allemande, Portrait d'un peuple en guerre 1939-1945* de Nicholas Stargardt ?**

**J.P.** Ces textes sont très courts dans le livre, ce sont des citations de quatre ou cinq lignes grand maximum. J'ai donc fait rechercher les originaux. En France, par chance, il y avait deux traductions publiées en 1962 (mais jamais rééditées depuis) auxquelles j'ai pu accéder. Pour les autres, publiés ou restés inédits, nous avons récupéré des copies en Allemagne et j'ai demandé à mon assistante qui est germaniste, Fanny Bouquet, de me faire des fiches de lecture très détaillées sur chacun de ces textes. Ses fiches de lecture me permettaient de chercher à en savoir davantage sur tel ou tel passage, telle époque, tel événement... Grâce à l'aide précieuse de Fanny Bouquet, j'ai pu en comprendre la substance. Elle m'a fait une première traduction. Puis, j'ai construit la continuité narrative du documentaire à partir de ma sélection de journaux intimes ou de lettres. Il faut dire qu'au fur et à mesure du montage, je n'ai cessé d'adapter les traductions, de les ajuster, car traduire est un exercice littéraire qui demande une immense finesse. Après avoir bien avancé le montage du film, je suis allé en Allemagne pour filmer les manuscrits, les photos, les documents...

À Marbach, où se trouve un extraordinaire Centre d'archives littéraires, j'ai pu filmer les carnets de Jochen Klepper. C'est d'une tout autre nature que les éditions imprimées. À Munich, le documentaliste qui travaille avec moi a retrouvé les carnets d'Ursula von Kardorff, plein de photographies merveilleuses, et j'ai même découvert que cette femme, issue de l'aristocratie allemande, était une grande francophile et sans doute francophone. J'ai passé toute une journée chez la fille de Liselotte



Jérôme Prieur  
*Vivre dans l'Allemagne en guerre*  
2020, 104 min  
IMAGE : Renaud Personnaz  
MONTAGE : Isabelle Poudevigne  
MUSIQUE ORIGINALE : Marc-Olivier Dupin  
PRODUCTION / DIFFUSION : Roche Productions

PARTICIPATION : Procirop, Angoa-Agicoa, Fondation pour la Mémoire de la Shoah, CNC, France Télévisions, Fondation La Poste, Histoire TV, ICI RDI, Foxtel, RTS - Radio Télévision Suisse, RTBF - Radio Télévision Belge Francophone, RSI - Radiotelevisione Svizzera di lingua Italiana

Sortie DVD : Arte Éditions le 4 mai 2021



Jérôme Prieur  
*Ma vie dans l'Allemagne d'Hitler*  
2018, 2h20  
Roche Productions, ARTE France

Avec le soutien de



Purper, la jeune photographe pour les organismes officiels du IIIe Reich. Elle n'est pas la descendante du couple que Liselotte formait avec Kurt Orgel, lieutenant dans un régiment d'artillerie mort pendant la guerre, elle est née d'un second mariage. Elle m'a reçu chez elle très généreusement, m'a ouvert ses albums de famille, sans d'ailleurs beaucoup de distance par rapport à ce passé qui est pour nous un peu brûlant. J'ai pu consulter les lettres d'Irène Reitz et Ernst Guicking (sous-officier de carrière dans la Wehrmacht) dans les archives du musée de la Poste de Berlin où elles ont été déposées, après qu'une anthologie ait été publiée il y a quelques années en Allemagne.

Il y a un personnage auquel je suis très attaché, c'est la journaliste Ruth Andreas-Friedrich, non seulement parce que c'était une très belle femme, mais aussi parce qu'elle avait une forte conscience politique. Malheureusement, ses archives étaient inaccessibles quand j'étais en Allemagne car sa fille venait de mourir. Je n'ai pu trouver que quelques photographies que je ne connaissais pas. Ses manuscrits ne sont donc pas dans le film. Ce que je regrette car les autographes originaux permettent de sentir la main qui a tenu le stylo. Quant à Mathilde Wolff, elle écrit à ses enfants exilés hors d'Allemagne, des lettres qu'elle ne pouvait envoyer. Elle se sert de la forme épistolaire pour témoigner, « pour qu'ils sachent plus tard ce que nous avons vraiment vécu », dit-elle. Je ne sais pas comment elle les a cachées. Écrire des lettres et même des journaux intimes dans lesquels on remettait en question l'Allemagne nazie, pouvait être très dangereux et vous coûter la vie. Il y a aussi Lisa de Boor, auteure de contes pour enfants et de poèmes. Elle note dans ses carnets des phrases lapidaires et laconiques sur les événements marquants. Mathilde Wolff et Lisa de Boor sont presque des jumelles pour moi, il n'y a pas beaucoup de différences entre elles deux. D'ailleurs, petit secret de fabrication, c'est la même comédienne qui les interprète. Le point commun entre tous ces personnages, c'est d'être des Allemandes et Allemands qui ne se battent pas, qui intériorisent la guerre. Ils relatent, soit pour eux-mêmes, soit par le biais de l'échange épistolaire, la façon dont ils vivent la situation au quotidien. Ils n'ont donc pas nécessairement un point de vue critique sur la réalité, mais une vision partielle. Je n'ai pas cherché à faire en sorte qu'il y ait des personnages qui soutiennent le régime nazi contre d'autres qui, au contraire, le contestent. Toute l'époque est nazifiée, intoxiquée par le nazisme. Ce qui m'intéresse c'est de voir comment des êtres humains ordinaires s'en sortent ou pas, gardent un peu de lucidité ou demeurent dans un total aveuglement, ou encore changent

de position. Ursula von Kardorff, par exemple, évolue ; elle écrit cette phrase extraordinaire : « Est-ce qu'on peut souhaiter la défaite de son propre pays ? »

**Irène Reitz, Liselotte Purper et leurs fiancés représentent la masse d'Allemands pour qui la propagande nazie a très bien fonctionné. Certaines phrases d'Irène Reitz, par exemple, témoignent d'une grande naïveté, d'un aveuglement et d'une adhésion à toute épreuve, quand elle écrit à son fiancé en 1941 : « N'est-ce pas le projet du Führer de s'unir avec toute l'Europe ? Il en est capable si on lui en donne le temps et les moyens. » Ou encore, elle commence par écrire dans une lettre qu'un seul verre a été cassé dans sa cuisine après un raid aérien, que tous les meubles sont intacts, puis à la toute fin, elle note sans s'attarder que 2500 personnes sont mortes à la mairie...**

**J.P.** « Et ça fait de la peine quand on connaît des gens », ajoute-t-elle ! Ce qui m'étonne le plus dans sa correspondance, c'est qu'en 1944, elle parle d'avenir à son mari comme s'il paraît évident pour elle qu'il va revenir de la guerre. En ce sens, il y a le destin de la grande Allemagne, entièrement sous la coupe de l'idéologie nazie à laquelle ils adhèrent tous deux naïvement, la femme proposant à son mari de lui découper tel article de journal relatant un discours de Goering ou de Goebbels. Ils font des projets d'avenir comme si de rien n'était : Irène s'interroge sur ce qu'ils vont faire après la guerre. Elle envisage d'acheter une petite boutique pour qu'ils soient fleuristes à leur compte. Ce qu'ils ont été ! J'ai vu des photos d'Irène et Ernst, âgés. Pour eux, la vie continue. Ils sont nazis, mais ce ne sont pas des militants. Bien qu'en adéquation totale, Irène n'appartient pas à une organisation du Parti. Elle est dans un complet aveuglement et en effet, représentative de beaucoup de gens rendus stupides par la propagande, méchants par bêtise, sans aucun esprit critique : mesquinerie, sens de la délation, aucune compassion ni générosité... Son fiancé lui explique même qu'il ne faut pas qu'ils se marient tout de suite car il préfère qu'elle attende qu'il soit gradé ! Évidemment, j'ai choisi tous ces passages.

Je trouve néanmoins que psychologiquement, dramatiquement, Liselotte Purper est un personnage plus intéressant qu'Irène. C'est une jeune femme – elle n'a que 22 ans – à qui le Reich donne l'occasion de travailler, d'exercer un métier d'homme. Il y a une sorte de reconnaissance pour le rôle de la femme à accomplir.

**On peut se demander pourquoi certains Allemands avaient conscience de mener une guerre génocidaire alors que la plupart restaient sous l'emprise de la propagande nazie... Lisa de Boor écrit dans son journal en 1941 : « La nuit, je fais un rêve : Hitler et Goebbels sont dans un tribunal, sur le banc des accusés. Je leur dis qu'il leur faut bien du courage pour endosser leurs crimes ». Ruth Andreas-Friedrich écrit au même moment : « On déporte les Juifs vers une destination inconnue, dans des camps en Pologne disent ceux qui s'en félicitent, vers une mort certaine, prophétisent les autres. »...**

**J.P.** Ce qui prouve que si on voulait savoir, on savait. En France aussi, nombreux sont ceux qui n'ont pas voulu savoir car évidemment, c'est plus rassurant, et l'horreur des crimes est tellement impensable qu'il est possible de ne pas l'accepter. Ruth Andreas-Friedrich est journaliste, comme Ursula von Kardorff. Elles sont à des postes où logiquement, on est au cœur de l'information. Mais ce n'est pas si facile car la presse est aux mains de l'appareil d'État. Ursula écrit dans son carnet que célébrer les exploits de la Wehrmacht ne l'amuse pas du tout, mais elle est obligée de le faire. Elle raconte qu'elle s'enferme dans les toilettes pour lire *Le Journal de Genève* et découvre ce que disent les Suisses sur la manière dont on fait disparaître en masse les Juifs. Contrairement à tous les autres personnages, Ruth Andreas-Friedrich fait partie d'un groupuscule clandestin de secours aux Juifs, aux opposants et aux persécutés. Mathilde Wolf, Lisa de Boor, Ursula von Kardorff n'appartiennent à aucune organisation politique mais on les voit qui réfléchissent, s'interrogent, tentent d'être lucides. On peut dire qu'Irène, la fleuriste écervelée, est politisée dans le sens où elle lit le journal, écoute la radio, les discours de Goebbels. Elle a l'impression de penser mais elle ne fait qu'acquiescer, elle répète ce qu'on lui dit de penser. Quant à Jochen Klepper, bien qu'intelligent, il me semble que son aveuglement est le symétrique de celui d'Irène Reitz. Au lieu de faire partir sa belle-fille dès que possible, de fuir à l'étranger, il attend, il espère. C'est un Allemand, il tient à être mobilisé dans l'armée. « Non juif », il n'est pas menacé, rien ne lui interdit de vivre, mais il est broyé quand il comprend que son épouse et sa belle-fille sont vouées à la mort. Le débat théologique qu'il a avec elles deux, comme avec lui-même (« est-ce que Dieu va accepter que nous nous tuions ? »), l'occupe tellement qu'il l'empêche d'être complètement épouvanté par ce qui leur arrive. Ce combat avec l'ange rend la mort moins inquiétante. Ce qui est une forme de folie, mais une folie nécessaire pour lui permettre d'accepter cette situation effroyable.

**La lucidité vient surtout des femmes mais peut-être parce que vous avez choisi davantage de personnages féminins...**

**J.P.** Le point de vue des femmes m'intéressait davantage en effet, parce que ce sont des personnages pris socialement, sociologiquement par des activités de la vie ordinaire. Ce n'est pas parce qu'on est dans l'Allemagne nazie ou en période de guerre que la vie quotidienne ne continue pas. Victor Klemperer, que j'ai cité à l'instant, a de bonnes raisons d'être lucide puisqu'il est persécuté. Quand on ne l'est pas, je pense que c'est encore plus difficile d'être clairvoyant. Et quand on est persécuté, ce n'est pas évident non plus d'être lucide. À la fin de *Ma vie dans l'Allemagne d'Hitler*, un personnage dit : « Après avoir réussi à quitter l'Allemagne, il est difficile de comprendre son propre comportement face à ces monstruosité. Mais tant que j'y vivais, je me sentais comme les autres. À chaque nouvelle mesure, j'éprouvais de l'horreur et me disais que cela ne pouvait plus continuer. Et puis la vie quotidienne m'absorbait de nouveau. (...) J'étais tenté d'occulter toujours davantage la réalité. Cette attitude fut portée à son comble par un de mes vieux parents. À chaque nouvelle loi, il réagissait, stoïque, par la même phrase qui était sensée l'apaiser lui et les autres. *Ils feront des exceptions*, disait-il. Nous nous bercions d'illusions. Il n'y eut plus d'exception. »

Quand une situation est terrifiante, il est probablement difficile de croire qu'elle va encore empirer.

**Vivre dans l'Allemagne en guerre est constitué de films d'amateurs en noir et blanc, et en couleurs, de photographies, de lettres et de carnets originaux que vous avez filmés, ponctués de quelques extraits de films de propagande et de discours radio. Comment composer un film, choisir certaines archives, certaines images et en exclure d'autres ? Comment s'élabore le montage d'un tel documentaire ?**

**J.P.** Les films d'Histoire que je réalise obéissent à un principe d'immersion. Je m'attache à montrer des gens qui ne sont pas surdéterminés, qui continuent à exister, à se livrer à leurs activités quotidiennes, à élever leurs enfants, à fêter Noël, à partir en vacances... Ma façon de travailler est peut-être polémique par rapport à ce qui se fait dans les documentaires historiques principalement pour la télévision, où j'ai l'impression que le spectateur est placé derrière une vitre, à l'abri du souffle souvent malsain de l'Histoire. Le spectateur d'aujourd'hui peut contempler l'ignorance, l'aveuglement, la bêtise, la lâcheté, la méchanceté de ceux qui appartiennent au passé. Mais

je pense que l'Histoire est semblable à notre vie : on ne s'arrange pas si facilement avec le bon ou le mauvais côté. Se retrouver en Allemagne, au pays des nazis, c'est plus compliqué que ce que nous dictent les images de propagande dont on se sert trop souvent en pensant qu'il suffit de supprimer le commentaire et la musique pour leur faire dire l'Histoire brute. Nettoyées ou pas, ces images sont tellement construites, elles nous ont tellement intoxiqués qu'en fait nous ne pouvons plus les voir. Les foules avides levant le bras, Hitler à l'horizon, etc. etc., ce sont des clichés. Combien de fois les Allemands en Allemagne ont-ils vu Hitler ? Sans doute, pour la plupart, jamais. Sauf au cinéma. C'est pourquoi j'ai tenu à ce qu'il y ait des moments de pure propagande dans le film qui viennent des Actualités filmées ou de la radio de l'époque, et que ces images forment des blocs isolés du reste, séparés. D'ailleurs, si le spectateur regarde vraiment ces Actualités, en oubliant l'effroi qu'elles génèrent en lui, il y verra leur aspect dérisoire, lamentable, grotesque. Tel le petit sapin de Noël jeté d'un train dans la steppe soviétique pour un gardien isolé. Chaque séquence de propagande est tellement énorme, stupide, qu'il faut en rire. J'ai voulu que mon film permette de décrypter ces images. Mais je tenais à utiliser, dans ce film comme dans les précédents, les moments ordinaires, anodins, qui proviennent des films des cinéastes amateurs : les plus intéressants d'entre eux prennent le temps d'observer et de composer un plan. C'est fascinant.

**Il est surprenant de voir qu'il y a autant de cinéastes amateurs. Qui sont-ils ? Et où sont conservés tous ces films ?**

**J.P.** On ne sait pas toujours qui ils sont. J'ai trouvé la plupart de ces films dans d'autres lieux que les Archives officielles. Les Allemands ont une culture technique plus développée que les Français. Dès les années 1930, ils ont utilisé des petites caméras amateurs, tourné des films en noir et blanc et même en couleur. Bien avant les Français. Quelques

cinémathèques privées en Allemagne ont compris que c'était un matériau à préserver. Elles les ont conservés, indexés, identifiés autant que possible. Ces films ne sont pas souvent utilisés, car pourquoi se servir d'images d'enfants qui jouent à se bagarrer ? Ou encore d'images de piscine, de courses de natation, etc. ? Sauf si c'est pour les insérer dans un projet de récit. À ce moment-là, elles prennent du sens, elles permettent de toucher quelque chose du passé, de le rendre vivant, ne serait-ce qu'un instant.

**On voit des enfants dans des petits tanks...**

**J.P.** Oui. À partir du moment où je ne veux pas montrer la guerre contre l'Union soviétique, parce que les images sont suffisamment connues et que je ne ferais que restituer la propagande, comment faire si ce n'est en révélant l'effet qu'elle a produit chez les jeunes enfants ? Les voir se battre, jouer à la guerre, être à l'intérieur de tanks conçus pour eux, porter des casques, cela nous montre de façon presque aveuglante comment la guerre est rentrée dans le foyer, la famille, l'intimité...

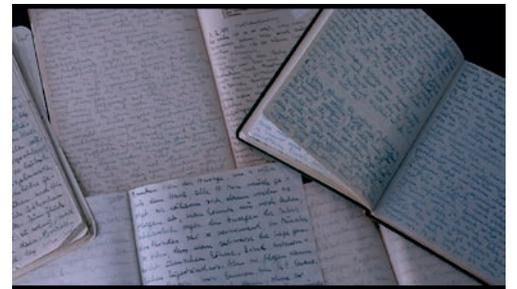
**Les voix de ces civils allemands parlent d'elles-mêmes, pas de commentaire en voix-off, si ce n'est pour donner quelques précisions et indications biographiques, et le récit que livrent ces témoins est donc appuyé par des images à propos tout en étant à l'écart. Cette mise en rapport avec le texte, ce traitement des images où pointent une certaine ironie, un double sens, convoque l'imaginaire ou un re-**



Vivre dans l'Allemagne en guerre  
© Roche Productions



Photo inédite prise pendant le tournage de *Vivre dans l'Allemagne en guerre*  
© Jérôme Prieur



Vivre dans l'Allemagne en guerre  
© Roche Productions

**gard critique, évoque un passé qui devient présent. Cette association témoignages textuels et images d'archives montre aussi l'absurdité de l'Histoire et de l'information mensongère... Comment travaillez-vous ?**

**J.P.** Un moment de la vie ordinaire, par exemple une femme en train de préparer des pâtisseries (c'est extraordinaire que le mari ait songé à la filmer), fait regarder la réalité tout autrement que si nous était montré un discours ou un défilé. Ce que j'ai tenté, comme dans d'autres films, c'est de fuir la pure et simple illustration. Je suis boulimique d'images, de textes également. Je demande à mon documentaliste de m'en procurer une grande quantité. Je les visionne avec Isabelle Poudevigne, la fidèle monteuse de beaucoup de mes films, et je mets de côté celles qui me frappent cinématographiquement, qui me racontent quelque chose, me donnent la sensation du Temps. Ensuite, j'essaie de voir musicalement comment le texte peut se marier à l'image et pour qu'il en soit ainsi, il faut toujours qu'il y ait dans l'image un point de contact qui résonne avec le texte. À partir du moment où ce point de contact est trouvé, tout est permis, tout est possible et, à mon avis, cela décuple l'attention du spectateur qui entend quelque chose et voit autre chose. Ses sensations, ses émotions, sa perception, son intelligence de l'Histoire sont démultipliées. Je suis souvent déçu par les documentaires historiques où j'ai l'impression que l'on veut me montrer l'image qui correspond à ce qui est dit. On empêche le spectateur de penser, on l'empêche d'être troublé. Afin de révéler l'endoctrinement des enfants ou leur asservissement, je trouve que c'est beaucoup plus pertinent de montrer des jeux, des fêtes, des moments qui ont l'air d'être détachés de toute obligation sociale, plutôt que des films dans lesquels on a utilisé les enfants comme outil de la propagande au service de la jeunesse du Reich.

**Parlez-nous du travail du son, des musiques que compose Marc-Olivier Dupin qui sont « comme un regard supplémentaire »...**

**J.P.** Je travaille depuis plusieurs années avec le compositeur Marc-Olivier Dupin qui apporte à chacun de mes films un autre regard. Je lui laisse une grande liberté. Il voit le film bien avant qu'il soit terminé, avant même les producteurs, très souvent dès le tout début du montage. Il est inspiré par ce que je cherche et il travaille en parallèle. Il compose, pense à des emplacements, et finalement, j'utilise la musique autrement que ce qu'il avait prévu ! C'est le jeu entre nous. Il ne fait pas de l'illustration sonore. Il apporte, musi-

calement, un regard critique ou un autre regard sur ce que je raconte. Dans un film précédent, *Occuper l'Allemagne*, qui était sur l'occupation de la Rhénanie et de la Ruhr de 1918 à 1930, nous avions choisi comme principe d'utiliser uniquement l'orgue. Pourquoi cet instrument ? Parce que c'est une musique corporelle. La seule consigne que je lui avais donnée était d'éviter absolument que l'orgue ait la connotation religieuse qu'il a fatalement depuis Bach. Excepté un passage qui ressemble à une messe funèbre, la contrainte a été respectée. Mais surtout elle apporte une puissance, une étrangeté extraordinaire au film. Sa musique s'entend, contrairement à l'illustration sonore de beaucoup de films qui consiste paradoxalement à se faire oublier. Il y a un côté déroutant dans la musique de Marc-Olivier Dupin, et au lieu de nous bercer, elle nous force à regarder, nous réveille et nous éveille. C'est un vrai cadeau pour mon travail.

**Avez-vous reçu des courriers de spectateurs après avoir réalisé le documentaire *Ma vie dans l'Allemagne d'Hitler* ?**

**J.P.** Des amis m'ont écrit longuement, Marcel Cohen par exemple, ou Alain Cavalier. Anne Weber aussi, qui a reçu l'automne dernier le Prix du Livre allemand. Mais les spectateurs anonymes qui osent écrire sont rares, c'est tout l'intérêt pour moi des projections en salle car on y rencontre le public. Une fois, j'ai reçu le courrier d'une femme qui avait reconnu ses grands-parents dans une scène de mariage en couleur de *Ma vie dans l'Allemagne d'Hitler*. Cette séquence est un peu effrayante, c'est la Belle et la Bête : la jeune épouse est très belle, tout de blanc vêtue et le mari, qu'on ne voit pas tout de suite, est un SS au visage balafré dans son uniforme noir. Cette spectatrice était très émue d'apercevoir ses grands-parents et voulait savoir d'où venaient les images. C'est extraordinaire, à sa place j'aurais été consterné ! Ce qui est passionnant pour moi c'est d'être invité à montrer les films en Allemagne, parce que l'effet qu'ils produisent sur un public allemand est très fort. J'ai montré *Ma vie dans l'Allemagne d'Hitler* à Mayence, dans le cadre d'une association entre le cinéma de la ville et l'université. L'un des universitaires, qui parrainait cette soirée, m'a expliqué après la projection, qu'il était venu à reculons, forcé par ses obligations, mais qu'il ne regrettait pas car il avait été stupéfait : il avait vu l'Histoire comme on ne la montre jamais. Il espérait que beaucoup puissent voir ce film car il permettait d'apercevoir l'inquiétante étrangeté dans laquelle avaient vécu ses aïeux. C'est un immense compliment.

**Parlez-nous de votre parcours de documentariste avec les portraits d'écrivain, les séries sur le christianisme, le journal d'Hélène Berr (*Hélène Berr, une jeune fille dans Paris occupé*, 2013), les films sur l'Allemagne nazie... Comment choisissez-vous un sujet ou une question, une époque, une histoire à raconter ?**

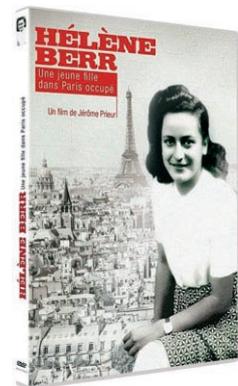
**J.P.** Parfois, je prévois de faire un film et je mets dix ans à le réaliser, pensant que je n'y arriverai pas ; d'autres fois, c'est un concours de circonstances, le hasard qui décide, ce sont des découvertes suscitées par le travail lui-même. Par exemple, je n'aurais jamais pensé réaliser un film documentaire sur Antonin Artaud (*La véritable histoire d'Artaud le Môme* (1993) co-réalisé avec Gérard Mordillat). De toute façon, il est toujours indispensable que je me sente très concerné, car c'est un travail de longue haleine qu'il faut mener. Il faut sortir des sentiers battus, des lieux communs, se poser des questions, faire une enquête, des recherches. Pour des programmateurs, présenter le projet de plusieurs heures de télévision à partir de quelques versets d'un évangile – tel a été le cas à la source de la trilogie documentaire sur les origines du christianisme, *Corpus Christi* et les autres séries – apparaît comme une idée saugrenue. Qui va s'y intéresser ? Il s'avère que ces séries ont eu un immense succès, que l'on m'en parle encore chaque semaine, très longtemps après ! Mais en règle générale, pour réussir à réaliser les films que je veux faire, qui sont une nécessité pour moi, il me faut être très tenace, même si je suis épaulé par des producteurs. Je pense que petit à petit, ces films documentaires dessinent une espèce de constellation. J'essaie, au gré des circonstances, des occasions, de creuser ce qui m'intéresse. Pour moi, la question capitale est celle de la représentation et du point de vue. Le point de vue de l'histoire à raconter et de la manière dont il est possible de la raconter. Donner à entendre la voix de ceux qui sont morts, de ceux

qui étaient en Allemagne pendant la guerre, donner à voir ce que leurs yeux ont vu, ce que les yeux d'Hélène Berr ont vu (dans le film que j'ai réalisé à partir du journal de cette jeune femme), ce sont des projets qui me mettent en mouvement, car ils sont potentiellement cinématographiques. Un moment ou une époque à explorer m'intéresse bien plus qu'un « sujet » qu'on me demanderait de traiter : je m'interroge d'emblée sur ce que je vais pouvoir montrer, sinon cela ne me parle pas.

Il y a un constant va-et-vient entre ce que j'écris, entre mes livres et ce que je filme. Par exemple, mon dernier livre, édité au Seuil en 2018 dans la collection de Maurice Olender « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle » et intitulé *La Moustache du soldat inconnu*, m'occupait en réalité depuis mon adolescence. Je voulais écrire sur la Première Guerre mondiale, sur la vie quotidienne des Poilus. Évidemment, ce projet a beaucoup évolué au fil du temps sans s'inscrire dans le cadre de la commémoration du centenaire qui m'a presque dépassé... Alors même que j'étais en train de l'écrire, le projet a pris une tournure tout à fait autre de ce que j'imaginai, quand j'ai découvert un petit film amateur de 15 minutes tourné en 1915 par un sous-officier au front, juste à l'arrière des tranchées. Ce petit film montre des choses assez dures à regarder, qui font partie de l'ordinaire de la vie d'un combattant. J'ai été tellement fasciné, comme lorsqu'on découvre un fossile, que je me suis mis à chercher qui avait pu tourner ce film, comment celui-ci était arrivé jusqu'à nous, etc. J'ai voulu aller jusqu'à identifier tous les visages, ces soldats inconnus qu'on voyait à l'image, les vivants, et même les morts... J'ai été poussé par cette envie irrésistible de me livrer à cette entreprise de résurrection, et j'ai réussi je crois à trouver un certain nombre de réponses. Les moments arrachés au passé me touchent intimement. Le passé est vivant pour moi et il ne me captive que dans la mesure où il n'est pas mort. En tant que cinéaste, montrer des gens qui ne savent pas ce que le



Le déchet de l'expérience par Jérôme Prieur et Laurent Olivier in *Trafic 117* • Collectif mars 2021, 144 pages



Jérôme Prieur  
*Hélène Berr, une jeune fille dans Paris occupé*  
Prix spécial du jury des Rendez-Vous de l'Histoire de Blois 2013  
Prix Étoile de la Scam 2014  
Prix du Meilleur documentaire de télévision 2014  
DVD 84 min  
MELISANDE FILMS



Nicholas Stargardt  
*La guerre allemande  
Portrait d'un peuple en guerre  
1938-1945*  
La Librairie Vuibert, 2017  
797 pages

lendemain va être – le Reich aurait pu durer plusieurs décennies, le nazisme aurait pu gagner –, les voir dans cette incertitude, dans laquelle le spectateur peut aussi se plonger en oubliant un peu comment l'histoire va se terminer, m'intéresse beaucoup. Mais bien sûr, il est important de donner des éléments de compréhension du passé pour ne pas s'adresser qu'à des initiés.

### Quel film préparez-vous actuellement ?

**J.P.** Je prépare un film, *Les Suppliques*, qui est un peu dans cette lignée mais qui formellement sera différent. Il est construit à partir d'un gisement de correspondances, exhumées massivement par l'historien Laurent Joly, spécialiste de la persécution des Juifs de France. Les suppliques sont les courriers adressés à Pétain, à l'ambassadeur Fernand de Brinon, et surtout au Commissariat général aux questions juives. Ce sont des correspondances qui s'échelonnent entre 1941 et 1944. Des Français ou des étrangers, Juifs ou pas, écrivent à l'administration pour dire que ce qui se passe est totalement invraisemblable. Ils demandent à l'administration, à l'État d'intervenir pour venir à leur secours... alors que l'État français est l'agent ou le relai de la persécution. Cette réalité leur paraît inimaginable. Certains expéditeurs sont les voisins des victimes, les collègues de bureau, le maire du village, des camarades de régiment qui plaident la cause de telle ou telle

personne en disant : « On n'aime pas beaucoup les Juifs mais la famille Schwartz, ce sont des gens formidables, alors faites quelque chose pour eux. » C'est fascinant aujourd'hui de voir comment la persécution s'effectue à bas bruit, quotidiennement, dans l'ordinaire, dans la stupeur de ceux qui sont soudain concernés et qui se retrouvent devant une situation littéralement impensable. C'est un travail difficile évidemment de préparer ce film, mais passionnant et nécessaire.

### Sites Internet

#### Jérôme Prieur, Filmographie complète – Film-documentaire.fr

[http://film-documentaire.fr/4DACTION/w\\_auteur\\_liste/419](http://film-documentaire.fr/4DACTION/w_auteur_liste/419)

#### Jérôme Prieur – France Culture

<https://www.franceculture.fr/personne/jerome-prieur>

#### Jérôme Prieur – Éditions du Seuil

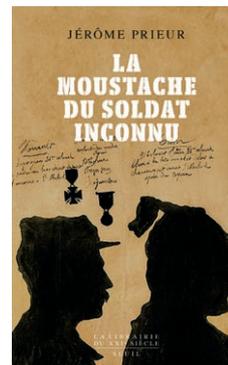
<https://www.seuil.com/auteur/jerome-prieur/5105>

#### L'origine du christianisme - Arte

<https://www.arte.tv/fr/videos/029758-001-A/l-origine-du-christianisme-1-10/>

#### Corpus Christi - Arte

**Une relecture des Évangiles**  
<https://www.arte.tv/fr/videos/RC-020741/corpus-christi/>



Jérôme Prieur  
*La moustache du soldat inconnu*  
Éditions du Seuil, coll. La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle, sept. 2018, 272 pages



Jérôme Prieur  
*Lanterne magique*  
*Avant le cinéma*  
Éditions Fario, coll. Théodore Balmoral, mars 2021, 240 pages

# Extraits choisis

« Vivre dans l'Allemagne en guerre »  
*Extraits de lettres, carnets et journaux  
 intimes retranscrits à partir du film*

LE CRÉPUSCULE 1938-1942

## Ursula von Kardorff

Est-ce qu'un jour j'ai été nazie ? Peut-être au lendemain de l'avènement du régime, car des personnes plus avisées que moi avaient dit : « Laissez donc Hitler prendre le pouvoir, c'en sera bientôt fait de lui. » J'ai été révoltée, au moment du boycott des Juifs, en avril 1933. Partout, des pancartes, des cerbères à l'entrée des boutiques, comme si les Juifs étaient des pestiférés. Cela m'a paru terriblement avilissant. Mais trois ans après, il y eut les Jeux olympiques, l'Allemagne me semblait merveilleuse et fraternelle à l'égard des autres peuples. Tout allait bien pour moi et je ne m'intéressais absolument pas à la politique. Danser, flirter, voyager me paraissaient autrement importants. Puis, ce fut novembre 1938, les Pogroms de l'horrible Nuit de cristal, quelque chose de précieux s'est brisé en moi avec autant de fracas que les vitrines dans les rues.

## Ruth Andreas-Friedrich

11 novembre 1938. Les cloches m'ont sortie du sommeil en sursaut. Quelque chose ne va pas. Comme une douleur qui revient quand la morphine cesse d'agir. Je réalise que je suis dans un cauchemar. Hitler veut provoquer la guerre. Même notre femme de ménage, une dame pleine de bon sens, pleurait toutes les larmes de son corps en écoutant à la radio tout le mois de septembre la campagne sur le martyr de la population allemande des Sudètes. Ce territoire tchécoslovaque que *nous devions absolument libérer*. Les mères, avec leurs enfants dans les bras, qui auraient été violées, les femmes enceintes brutalisées par les Tchèques. Vous voyez bien que c'est de la propagande, un prétexte pour s'emparer des Sudètes. Je sais bien que c'est des mensonges, sanglotait madame Kram. Mais c'est tellement triste.

Les Sudètes ont été annexées. La France et l'Angleterre ont laissé faire. S'ils pensent qu'Hitler va s'arrêter là !

*Et la nouvelle année 1939 commence dans la joie pour beaucoup d'Allemands.*

Pourtant il y a quelques jours, le préfet de police de Berlin a publié un décret concernant l'accès des Juifs aux endroits publics. Toutes les rues, places, promenades et maisons comprises dans certains quartiers de la capitale leur sont interdites. Voyez, me dit le Docteur Müsham, on a commencé par nous écarter, aujourd'hui on nous isole, après l'isolement viendra l'élimination. Aussi sûrement que vous dites *Amen* à la fin de la messe.

## Irène Reitz, lettre à son fiancé

16 mars 1939. La radio annonce que Prague est tombée entre nos mains. Notre armée victorieuse s'est emparée de la Bohême-Moravie, sans coup férir. Quelle joie, mon cher Ernst !

## Lisa de Boor

23 août 1939. À 7 heures, le garçon de café me lit les gros titres pendant que je prends mon petit déjeuner. Pacte de non-agression entre l'Allemagne et l'URSS. La nouvelle me fait l'effet d'une bombe. Comment Hitler peut-il s'entendre avec l'ennemi juré de l'Allemagne ? Tout le monde est sonné.

## Ruth Andreas-Friedrich

Maintenant qu'il s'est assuré que l'URSS ne bougera pas, chaque pas que fait Hitler dévoile son intention de s'emparer de la Pologne.

## Irène Reitz, lettre à son fiancé

Je commence à comprendre ce qu'est la guerre. Tout le monde fait beaucoup de provisions, de farine, de sucre, de matière grasse. On a tellement peur de manquer...

## Irène reçoit la réponse de son fiancé

Ma chérie,  
 Mille mercis pour les colis. Mais pourquoi t'obstines-tu bêtement à vouloir précipiter le mariage ? Pense bien à tes camarades d'école qui se sont déjà toutes bradées. Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas me marier tant que je ne suis que sous-officier. J'espère que la guerre va durer, car avec un peu de chance, je monterai en grade. Ton Ernst.

## Lisa de Boor

19 septembre 1939. À 5 heures, discours d'Hitler retransmis à la radio contre la France et l'Angleterre. Des phrases s'échappent des fenêtres des immeubles. Je n'espère plus une paix rapide. Peu importe si la guerre dure trois ans, cinq ans ou huit ans.

Anton et Hans, mes deux fils, ont reçu leur ordre de mobilisation. Quelle épreuve !

## Mathilde Wolff, lettre à ses enfants (non envoyée)

Mes enfants, je ne pense pas que vous puissiez imaginer ce que vivent ici ceux qu'on appelle les « non-Aryens ». Comme des voleurs et des charognards, la police, les voisins, d'autres commerçants et même des amis sont tombés sur leurs biens, ont pillé leurs boutiques, ont vidé leurs maisons.

## Jochen Klepper

6 décembre 1939. Aujourd'hui, on a distribué le coupon qui permet d'obtenir des vêtements. À l'Hôtel de ville, il y a deux grandes affiches : *Les Juifs ne reçoivent pas de coupon vestimentaire*. Hanni et Renate ont été barrées de ma fiche familiale. Un grand J rouge doit être imprimé sur leur fiche. Il y a maintenant des mesures spéciales pour elles, avec des horaires à part pour faire les courses. Elles seront même privées de la ration de chocolat et de pain d'épices pour Noël. Malgré tout je crois à la victoire. Notre armée est formidable.

## Irène Reitz, lettre à son fiancé

5 juin 1940. On lit chaque jour dans le journal un ou deux faire-part de décès. Je n'avais pas imaginé que nous vivrions des temps si durs. Est-ce qu'il va vraiment y avoir une grande bataille ? Si seulement les Français étaient un peu raisonnables. J'espère que nos enfants et nos petits-enfants mesureront ce que notre glorieuse Wehrmacht et son commandement magnifique réalise comme exploits !

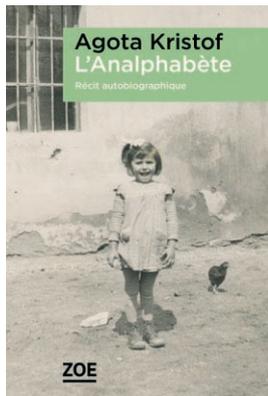
## Liselotte Purper, lettre à son fiancé

Je me souviens, cet été, je me regardais longuement dans le miroir. J'avais tellement bronzé ! Et tu ne pouvais même pas me voir. Comme c'est dommage de perdre ces moments dont tu ne profites pas. Nous sommes si jeunes encore. Et nous menons une vie quasiment monacale. Porte-toi bien mon Kuddel et que toutes les étoiles nous protègent, toi et moi, ta petite Liselotte.

# Agota Kristof (1935-2011) L'Analphabète

Par Corinne Amar

Agota Kristof - Hommage



« L'envie d'écrire viendra plus tard, quand le fil d'argent de l'enfance sera cassé, quand viendront les mauvais jours, et arriveront les années dont je dirai : *Je ne les aime pas*. Quand, séparée de mes parents et de mes frères, j'entrerai à l'internat dans une ville inconnue, où, pour supporter la douleur de la séparation, il ne me restera qu'une solution :

écrire. »\*

On connaît l'écrivaine hongroise grâce à sa trilogie romanesque inaugurée en 1986 avec *Le Grand Cahier* – premier roman phénoménal qui lui apporta la notoriété mondiale, puis *La Preuve* en 1988 et enfin, *Le Troisième Mensonge* en 1991. Elle écrivit par la suite un recueil de nouvelles, plusieurs pièces de théâtre, parla d'elle sinon à travers de courts textes autobiographiques composés pour une revue et rassemblés en un premier récit autobiographique sous le titre *L'Analphabète*.

Ce récit en onze brefs chapitres fut publié une première fois en 2004 ; il est publié à nouveau aujourd'hui par les éditions Zoé, en hommage au dixième anniversaire de la mort d'Agota Kristof (1935-2011) née en Hongrie, à Csikvánd, plus tard installée à Neuchâtel, en Suisse, unanimement reconnue comme l'une des grandes écrivaines suisses du dernier demi-siècle. Onze chapitres pour onze moments importants de sa vie, de la toute petite fille qui se jetait sur tout ce qu'elle pouvait lire, en Hongrie, à l'écriture des premiers romans en français, et de ses efforts pour apprendre et écrire dans une langue qui n'était pas la sienne ; une enfance heureuse, la misère après la guerre, l'internat où elle fut envoyée, et les années de solitude, la mort de Staline, la langue maternelle et les langues ennemies – l'allemand et le russe – puis, la fuite, l'arrivée en Suisse, avec son bébé...

« Je lis. C'est comme une maladie. Je lis tout ce qui me tombe sous la main, sous les yeux : journaux, livres d'école, affiches, bouts de papiers trouvés dans la rue, recettes de cuisine, livres d'enfant. Tout ce qui est imprimé.

J'ai quatre ans. La guerre vient de commencer. Nous habitons à cette époque un petit village qui n'a pas de gare, ni l'électricité, ni l'eau courante, ni le téléphone. Mon père est le seul instituteur du village. Il enseigne à tous les degrés, du premier au sixième. Dans la même salle. »

À quatre ans elle sait déjà lire. Quand elle veut la punir, sa mère l'envoie dans la classe du père, qui la met au fond, avec un livre dans les mains. À quatre, cinq ans, elle éprouve déjà ce plaisir précoce qu'on retrouvera dans *Le Grand Cahier*, cette joie manipulatrice à raconter des histoires fantastiques et effrayantes à son petit frère Tila pour le terroriser, s'amusant à lui faire croire qu'il est un petit enfant trouvé, adopté – d'où le fait qu'il soit *apparemment* le préféré de leur mère – ce qui la rend, elle, jalouse.

Agota Kristof ou *L'Analphabète* : une vie racontée en moins de soixante-cinq pages, une histoire qui dit l'exil, le dépouillement, la solitude, l'amertume, et de tout cela, parvient même à tirer des cocasseries ; une simplicité, traversée d'une grande mélancolie, d'une ironie féroce, parfois tendre, pour dire l'injustice, le désespoir ou la pudeur. Dans un article de la revue en ligne *Cairn*, à propos d'Agota Kristof, le journaliste Silvia Ricci Lempen écrivait : « Toute son œuvre est marquée par la mémoire des années de sa première jeunesse sous un régime totalitaire et en période de guerre, par la double douleur de l'exil et de la perte de la langue maternelle, par le pessimisme global et sans rémission de sa vision du monde. Son écriture est dure et austère, factuelle, faite de phrases courtes qui ne laissent aucune place à l'expression des sentiments. » \*\* Dans ce court recueil, sous-titré *récit autobiographique*, Agota Kristof nous dessine en filigrane le paysage de sa ville natale, du pays tout entier dans ce chaos de frontières incertaines, de dictateurs étouffant la culture, de liberté supprimée.

Enfant dans un climat de violente répression – son père est arrêté, accusé de saboter le régime, sa mère survit avec des petits travaux – elle subit les invasions allemande et soviétique, connaît les internats du régime communiste, est contrainte d'utiliser la langue russe. À ses yeux, le monde a l'aspect de la langue maternelle hongroise, capable de décrire tout ce qui l'entoure tandis que les autres langues lui semblent parler d'un monde irréel.

À l'internat, elle commence à rédiger son journal en cachette, se glissant ainsi dans un uni-

vers d'expression interdit, elle écrit des poèmes.

Avec la mort de Staline, naît en octobre 1956 une révolte dans les rues de Budapest, immédiatement réprimée par les troupes soviétiques. De nombreux Hongrois fuient pour ne pas mourir. En novembre, avec son mari et leur nouveau-né de quatre mois, Agota Kristof traverse la frontière entre la Hongrie et l'Autriche, pour rejoindre la Suisse, en tant que réfugiés. Ils sont accueillis à Neuchâtel, petite ville tranquille au bord d'un lac, où elle devient ouvrière dans une usine de montres. C'est là qu'elle choisit le français comme langue d'écriture et que commence sa lutte pour la maîtrise de la langue française.

« Au début, il n'y avait qu'une seule langue. Les objets, les choses, les sentiments, les couleurs, les rêves, les lettres, les livres, les journaux étaient cette langue. Je ne pouvais imaginer qu'une autre langue puisse exister, qu'un être humain puisse prononcer un mot que je ne comprendrais pas. (...) Quelle aurait été ma vie si je n'avais pas quitté mon pays ? Plus dure, plus pauvre, je pense, mais aussi moins solitaire, moins déchirée, heureuse peut-être. Ce dont je suis sûre, c'est que j'aurais écrit, n'importe où, dans n'importe quelle langue. »

*L'Analphabète* dira la perte de la langue première, l'effroi de se constater « analphabète » devant les nouveaux mots d'une nouvelle vie, l'épuisement du travail d'usine pour survivre, la nostalgie d'une autre vie qui aurait pu se dérouler « heureuse, peut-être » et puis, la foi en l'écriture.

Ses souvenirs d'enfance et d'adolescence deviennent la matière de son écriture, et ses expériences se revivent dans la fiction de ses œuvres.

L'exil est le thème moteur de l'acte d'écrire de ses romans. *Le Grand Cahier* est ainsi l'histoire de deux enfants jumeaux qui arrivent avec leur mère dans une petite ville frontalière. Pour échapper à la guerre, ils sont confiés à leur grand-mère ni aimante ni généreuse, et gros-

sière. Arrachés à l'affection de leur famille, les deux enfants comprennent vite que leur seul moyen de survie est l'endurcissement physique et moral, au prix de sacrifices et de cruautés terribles, dont la séparation. *La Preuve* et *Le Troisième Mensonge* raconteront l'histoire du temps de la séparation et celui des retrouvailles des jumeaux. Agota Kristof est devenue écrivaine par cet apprentissage obstiné de la langue française qui lui était étrangère jusqu'à l'âge adulte. En 1986, alors qu'elle est inconnue sur la scène littéraire, les Éditions du Seuil publient ce premier roman qui lui vaut une notoriété mondiale, dénotant par un style cru qui sous-tendra son œuvre – une syntaxe nue, des dialogues réduits à l'essentiel, une quasi absence d'adjectifs ; car il s'agit de rendre la substance vive des actes et de se méfier du « mensonge des sentiments ».

Elle meurt dans son appartement de Neuchâtel, le 27 juillet 2011, des suites d'une maladie.

---

\* Agota Kristof, *L'Analphabète*, éditions Zoé, 2021

\*\* Silvia Ricci Lempen, *Simona Cutcan : Subversion ou conformisme ? La différence des sexes dans l'œuvre d'Agota Kristof*, Cairn.info, 17 juin 2015

---

# Montesquieu

## Correspondance

### III

Par Gaëlle Obiégly



C'est une lecture particulièrement exigeante. Pour un lecteur simple le français écrit dans ces lettres est très compliqué à appréhender. Le français de nombre de lettres de cette correspondance paraît une langue étrangère. On en comprend les rudiments et peu à peu on se familiarise avec les tournures et l'orthographe du XVII<sup>e</sup> siècle. D'où une sensation désagréable, de prime abord, récompensée tout de même par l'effort. Car on finit par aimer déchiffrer ces lettres écrites dans un français variable, tant dans les expressions, l'orthographe, la syntaxe. C'est donc moins le ton qui différencie les correspondants ici que leur aisance à formuler leur propos. Pour le lecteur d'aujourd'hui, non spécialiste de Montesquieu, cet ouvrage aura surtout pour intérêt de nous mettre en rapport avec une langue française étrange, voire étrangère aux francophones actuels.

Il s'agit du tome XX des œuvres complètes de Montesquieu. C'est le troisième volume de sa correspondance. Cette édition s'adresse à un lectorat déjà en possession des volumes précédents comme le montre le fréquent renvoi de notes vers des lettres et des commentaires publiés dans d'autres tomes de la correspondance. Les notes sont nombreuses, elles sont même pléthoriques. Nous exprimons ici le point de vue d'une lectrice qui fait connaissance avec Montesquieu. Alors que pour des connaisseurs, cet excès de notes permet assurément une étude approfondie.

Les sujets abordés par cette correspondance nécessitent sans aucun doute cette annotation enrichie. Si la méthode d'édition est la même que dans le volume précédent, publié il y a six ans, il fallait accompagner les lettres de plus d'explications. Cela tient à la période couverte. En juin 1747, au début de l'ouvrage, Montesquieu vient d'envoyer le manuscrit de *L'Esprit des lois* à Ge-

nève en vue de son impression. À la fin, en 1750, le livre doit affronter la congrégation de l'Index. Cette institution de l'Église catholique romaine examinait les livres et émettait un avis. Elle défendait absolument la lecture de certains des ouvrages, du moins jusqu'à ce qu'ils aient été corrigés. Ce fragment de la correspondance du philosophe accompagne la publication de son ouvrage dans toutes ses étapes, y compris le déchaînement contre lui de la congrégation de l'Index. Lire cette correspondance permet aussi de suivre le processus d'édition à une époque où les éditeurs n'existaient pas encore. Qui sont alors les acteurs de la chaîne du livre ? Cet ouvrage est également l'occasion de le découvrir.

Ce qui domine cet ensemble de lettres tient au livre *L'Esprit des lois* et notamment aux inquiétudes que suscite cette publication. En juillet 1747, il s'adresse à l'abbé Guasco, pressenti pour la traduction italienne. Il lui dit qu'il a retranché un chapitre du livre, sur le Stathouderat. Et s'il a trouvé à propos d'agir ainsi, c'est parce qu'il craint qu'il soit mal reçu en France. L'auteur veut « éviter toute occasion de chicane ». Le Stathouderat était une fonction politique et militaire dans les anciens Pays-Bas. La correspondance est souvent allusive. Les notes sont donc indispensables pour comprendre les propos de Montesquieu et de tous les protagonistes de ce volume. Malgré cet appareillage, suivre les discussions s'avère parfois difficile. Il nous faut donc nous impliquer, rechercher, circuler dans l'ouvrage et cette lecture active à laquelle nous sommes forcés devient très stimulante.

À certains moments, c'est la syntaxe ou l'orthographe erratique de certaines correspondantes, l'absence de ponctuation, qui nous font une lecture pénible ; c'est-à-dire lente et chaotique. Pourtant, l'ensemble est vivant. Il agit comme *L'Esprit des lois* sur certains de ses lecteurs, selon le témoignage de l'un d'eux.

Ainsi, une des belles réactions à *L'Esprit des lois* provient d'un auto-proclamé « citoyen obscur » : le comte de Forcalquier. Au mois de mars 1749, il adresse à Montesquieu une lettre où il vante de son ouvrage les vertus médicinales. Tout d'abord, il lui explique pourquoi il a mis si longtemps à lui exprimer son admiration. Il justifie ce délai par un calendrier, selon lui, à respecter pour faire connaître son opinion sur un livre. Comme une règle qu'il s'impose : « les compliments de ceux qui vous aiment ne doivent arriver qu'après ceux de ceux qui vous envient ». Puis, ces justifications exposées, il donne la vraie raison de son tardif éloge. On découvre alors qu'il s'agit moins d'une démarche que d'un cas de force majeure. Il a été gravement malade. C'est dans un état d'agonie, aussi bien de l'âme que du corps, qu'il a entrepris

la lecture de l'ouvrage de Montesquieu. Et grâce au plaisir que celui-ci lui a procuré à penser, il a commencé à se sentir mieux. Et même, il a retrouvé toutes ses facultés intellectuelles à mesure qu'il lisait ce livre qui « nécessite de trouver en soi-même des idées ». Le plaisir de cette lecture a suspendu toutes ses douleurs physiques. Forcalquier parle de miracle. Il en a parlé à un de ses amis, Vernage, médecin de grande réputation. Celui-ci lui a ordonné de lire un livre pareil tous les trois mois. Ce traitement lui garantirait une longue vie. Qu'un livre puisse être un remède, c'est un éloge qui a sans doute plu à Montesquieu qui portait un intérêt certain à sa santé. À l'été 1749, l'auteur de *L'Esprit des lois* en recueillera les lauriers. D'autres lecteurs lui font part de leur admiration. Le livre est lu et relu, même étudié et bénéficie déjà d'une grande considération. Un fânal pour les princes ou chefs de républiques, selon le marquis Solar de Breille. Cerati, de Rome, écrit à Montesquieu à propos de l'ouvrage que ce sera toujours « le plus beau projet du monde d'avoir tenté avec une noble hardiesse de sauver les débris du genre humain des ravages de la puissance arbitraire ». On comprend l'enthousiasme des lecteurs en compagnie de ce texte apte à changer la vie. Cela ne va pas sans risque.

Dans les années suivantes, Montesquieu est occupé sur plusieurs fronts. Contre les jansénistes, il lui faut bâtir la *Défense de L'Esprit des lois*. Et affronter la mise à l'Index à Rome et la censure de la Sorbonne. Le 22 juillet, il se vante à Venuti d'une lettre où Nivernais se répand en éloge sur *L'Esprit des lois*. Mais la réception du livre ne tardera pas à prendre une autre tournure.

En février 1750, *La Défense de L'Esprit des lois*

offre à Montesquieu l'unique réponse publique à ses critiques. La correspondance de ce volume couvre la période où s'élabore ce texte. On peut lire cet ouvrage comme un commentaire, comme le sous-texte, de *La défense de l'Esprit des lois*. C'est l'ambition d'œuvres complètes, en général, que de pousser à étudier tout ce qui peut approfondir la connaissance d'un auteur et de son œuvre. On trouve ici deux cent neuf lettres et vingt-cinq annexes qui seront d'une grande utilité pour savoir plus et mieux ce qui concerne l'accueil de l'ouvrage.

---

Montesquieu  
*Œuvres complètes. 20*  
*Correspondance III*  
 Éditeurs scientifiques : Jens Häsel, Nadezda Plavinskaia, Jean-Pierre Poussou, Philip Stewart, Caroline Verdier, Catherine Volpilhac-Auger  
 Directeurs d'ouvrage : Philip Stewart et Catherine Volpilhac-Auger  
 Éditions Classique Garnier  
 Coll. Bibliothèque du XVIIIe siècle, n° 51  
 24 mars 2021, 624 pages

Avec le soutien de



# Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

## Romans

Dernières parutions



**Daniel Saldaña París, *Plier bagage*.** Traduction de l'espagnol (Mexique) François Gaudry. Un jour d'été de 1994 à Mexico, une mère embrasse son fils et sa fille, laisse une lettre à son mari sur la table de nuit et referme derrière elle la porte du foyer familial. Elle ne réapparaîtra jamais. Le narrateur qui avait dix ans à l'époque, tente d'élucider le mystère de cet abandon maternel. Aujourd'hui âgé de trente-trois ans, il vit cloîtré dans son appartement et ne quittera pas son lit avant d'avoir couché sur le papier cette histoire familiale qui le ronge. « (...) c'est ainsi que je peux me

dire les choses auxquelles je n'ose pas penser quand je suis seul. C'est seulement lorsque j'aurai tout écrit que je pourrai me regarder dans le miroir et ne plus voir le visage d'un autre, de cet autre qui me poursuit à l'intérieur de moi. », confesse-t-il. Il scrute son passé à hauteur de ses yeux d'enfant, se remémorant dans quel désarroi l'a plongé la disparition de sa mère. Après son départ, un silence pesant s'est installé. Son père n'avait toujours été qu'un élément parmi d'autres de l'infrastructure domestique », un être sans envergure à l'intelligence limitée, dénué d'empathie, incapable « d'anticiper la douleur d'autrui. La vie intérieure des autres – y compris de ses enfants – fut toujours un coffre-fort dont il ignorait la combinaison. » L'enfant qu'il était, trompait sa solitude dans la confection d'origamis. Peu doué pour l'art de la pliure, il s'obstinait pourtant, cherchant dans ce jeu de parfaite symétrie à étouffer l'angoisse provoquée par un monde qu'il ne comprenait pas. De la lettre, il n'avait pu lire qu'une seule phrase indiquant que sa mère partait rejoindre les rangs de la révolution zapatiste au Chiapas. Aussi s'était-il aventuré hors des frontières de son quartier pour embarquer dans un bus, bien décidé à la retrouver. Daniel Saldaña París dépeint admirablement les affres de son jeune héros, la fin de l'enfance et de l'innocence, la confrontation à une réalité complexe, l'effondrement d'une famille sur fond de violence mexicaine. « De même que le pli, qui constitue le fondement de l'origami, repose sur une idée fautive, de même que le pli le plus intime de notre personnalité, le pli auquel nul n'accède, le pli de l'intimité – l'envers douloureux que nous cachons, que nous gardons comme une lettre secrète dans la table de nuit de notre vie –, ce pli, disais-je, est aussi une illusion d'optique, et en réalité nous n'avons pour toute essence que nos peurs, pour toute identité que nos frustrations, pour tout sens que nos sanglots dans la profonde nuit des temps. » Éd. Métailié, 192 p., 18 €. Élisabeth Miso

## Récits

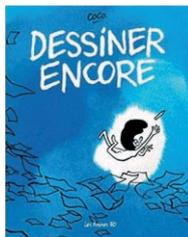
**Hisham Matar, *Un mois à Sienne*.** Traduction de l'anglais Sarah Gurcel. Vidé par ses trois années d'écriture de La terre qui les sépare (prix Pulitzer de la biographie 2017), qui relate son périple et son échec à faire toute la lumière sur la mort de son père, et dans l'entre-deux livres, Hisham Matar décide de se rendre à Sienne, ce dont il rêve depuis très longtemps.



Peu après la disparition de son père en 1990, un opposant au régime de Kadhafi, kidnappé en Égypte et enfermé dans la prison d'Abou Salim, il prend l'habitude d'aller chaque jour à la National Gallery. C'est ainsi qu'à dix-neuf ans, étudiant à Londres, il est ébloui par la peinture de l'école siennoise, dans laquelle il peut « surprendre une des plus passionnantes discussions de l'histoire de l'art : celle qui cherche à définir ce que peut être un tableau, sa raison d'être, ce qu'il est susceptible d'accomplir à l'intérieur du drame intime se jouant dans la relation unique qu'il noue avec l'inconnu devant

lui. » Sa femme Diana l'accompagne pour quelques jours, le temps d'admirer ensemble les *Allégories* de Lorenzetti au Palazzo Pubblico. Le temps de savourer la douceur d'aimer et de se savoir aimé pour soi-même. Une fois seul, il poursuit ses déambulations dans la cité toscane, se laissant porter par les œuvres picturales, les rencontres, par ses pensées. Et très vite, il réalise qu'en marchant jusqu'aux confins de la ville, il explore en fait ses propres limites, et que ce voyage agit sur lui comme un révélateur. Passé et présent s'entremêlent. Sienne appelle d'autres lieux, des souvenirs d'un séjour à Rome et de Tripoli, où il a grandi et où il est retourné après plus de trente ans d'absence. Des visages aimés lui apparaissent, celui de son père plus particulièrement. « J'ai compris alors que je n'étais pas venu à Sienne pour seulement contempler des tableaux. J'étais aussi venu y faire mon deuil en solitaire, étudier la nouvelle topographie qui s'offrait à moi et déterminer comment avancer désormais. » Hisham Matar déploie une méditation d'une rare finesse sur l'art, la littérature, les connexions mentales qui nous relient aux êtres chers vivants ou perdus. Dans une interview accordée au *Monde* en 2017, il évoquait en ces termes le formidable pouvoir de notre dynamique mentale. « La conscience me fascine. Quand on y réfléchit, on comprend que le temps n'est pas linéaire, que les événements coexistent et qu'il y a un lien entre ce qui nous arrive et la mémoire. Ce que nous vivons ne détermine pas seulement le présent et l'avenir mais informe le passé. » Éd. Gallimard, Du monde entier, 144 p., 14 €. Élisabeth Miso

## Romans graphiques / BD



**Coco, *Dessiner encore*.** Le 7 janvier 2015, la vie de la dessinatrice de presse Coco a basculé. Peu avant midi, elle quitte la première conférence de rédaction de l'année de *Charlie Hebdo* pour filer chercher sa fille à la halte-garderie ; lorsque deux hommes cagoulés font subitement irruption dans l'immeuble, et la contraignent sous la menace de leurs armes à composer le code d'entrée du journal. Douze personnes périssent sous les balles des deux djihadistes. *Dessiner encore*

est le récit intime d'une blessure collective et d'un long chemin personnel vers la reconstruction. Vaincre sa culpabilité de survivante n'a pas été facile. Et si elle n'avait pas tapé le code, et si elle avait résisté, et si, et si... les choses auraient-elles pris une tout autre tournure ? L'attentat est très pudiquement relaté en quelques pages d'une grande force visuelle. Coco y décrit son effroi, les kalachnikovs braquées sur elle, dans un rythme de plus en plus fragmenté, un kaléidoscope de détails de la scène à l'encre noire et de taches rouges. Le drame tourne en boucle dans sa tête, la submerge régulièrement, une angoisse qui prend graphiquement la forme de la Grande Vague d'Hokusai. « C'est incontrôlable. Ça vient à tout moment m'avaler et me replonger dans cette poignée de minutes qui a bouleversé ma vie. » Alors pour tenir à distance cette lame de fond et tous les cauchemars qu'elle charrie, elle s'accroche au dessin. « On se relève et on lutte par tous les moyens. Comme on peut. Moi, j'ai essayé

de faire obstruction par le dessin. Barrage à l'insensé. Dessiner pour ne plus penser. Dessiner, dessiner, dessiner... » Dessiner et s'investir totalement dans le journal ont été les deux seuls remparts contre le chaos. Dessiner pour continuer à faire vivre cet esprit satirique et libertaire qu'incarneraient si bien Cabu, Charb, Tignous et les autres, tous passionnés par leur métier. Arrivée à *Charlie Hebdo* pour un stage en novembre 2007, elle s'est tout de suite sentie à l'aise dans cette ambiance d'humour ravageur et de complicité. Elle se souvient du fil des événements depuis l'affaire « des caricatures danoises », du vent de solidarité qui a suivi l'attentat, de cette foule compacte défilant les 10 et 11 janvier dans plusieurs grandes villes françaises au nom de la liberté d'expression. Avec Dessiner encore, la caricaturiste rejoint ses camarades Philippe Lançon (Le Lambeau), Catherine Meurisse (La légèreté), Luz (Catharsis) et Riss (Une minute quarante-neuf secondes) dans le récit qu'il restera de ce traumatisme collectif. Éd. Les Arènes, 352 p., 28 €. [Élisabeth Miso](#)

## Correspondances

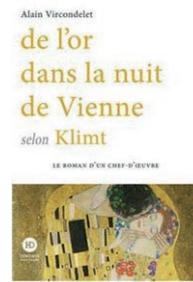


**Gustave Flaubert, Ivan Tourgueniev, Je n'ai pas les nerfs assez robustes pour vivre dans ce monde-là. Correspondance.** Préface de Franck Lanot.

Flaubert à Tourgueniev, Croisset, 3 juillet [1875] « (...) Ça ne va pas du tout ! B. et P. sont restés en plan. Je me suis lancé dans une entreprise absurde. Je m'en aperçois maintenant et j'ai peur d'en rester là. Je crois que je suis vidé. Ma pauvre tête est endolorie comme si on m'avait donné des coups de bâton ! Le présent n'est pas drôle et l'avenir m'effraie. Comme je suis incapable de tout travail, il est possible que j'aïlle, vers le milieu d'août, passer deux mois à Concarneau, dans la compagnie de G. Pouchet. Je ferai de la pisciculture et je mangerai des homards ! » Gustave Flaubert (1821-1880) et Ivan Tourgueniev (1818-1883) se rencontrent à Paris en 1863. Sans se connaître, ils s'estiment pour s'être lus. Ils ont vingt ans encore devant eux de coup de foudre intellectuel, de rencontres et de partages. Leur correspondance entre 1863 et 1880, année de la mort de Flaubert dit beaucoup d'une amitié en écriture entre deux grands de la littérature qui échangent sur tout. Tourgueniev est installé à Bougival, son « chalet » lui plaît beaucoup, il est sensible au vert des arbres devant sa fenêtre, à leurs « splendeurs veloutées ». Le temps passe si vite – parfois il se demande ce qu'il a fait tandis que « les jours ont fui comme de l'eau, comme du sable » ou encore, éprouve cette joie qui le fait rougir quand

Flaubert le couvre d'éloges comme au début de leur rencontre alors qu'il lui a fait parvenir ses *Scènes de la vie russe*. Août 1877, Tourgueniev a la goutte, broie du noir, Flaubert continue d'œuvrer comme un fou, s'inquiète, appelle son ami « mon vieux chéri », voudrait dormir davantage, se sent harassé par l'existence. Toujours plongé dans l'entreprise de *Bouvard et Pécuchet* qui le ronge : « Il est temps que ça finisse ». Quelle paire de géants ! Éd. Le Passeur, 300 p., 8,50 €. [Corinne Amar](#)

## Biographies



**Alain Vircondelet, De l'or dans la nuit de Vienne selon Klimt.** C'est une enquête historique et un récit romanesque

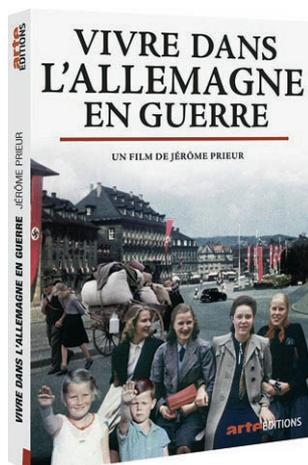
que mène l'auteur, biographe et essayiste par ailleurs, revisitant le tableau le plus célèbre, le plus copié du XXe siècle, *Le Baiser* ; une toile carrée du peintre autrichien, Gustav Klimt (1862-1918), au format plutôt rare – 1,80 m sur 1,80 m – peinte entre 1908 et 1909, et recouverte de feuilles d'or. Le baiser est sur la joue, l'homme enlace la femme, il est au-dessus d'elle, recouvert d'un manteau jaune, elle porte une cape de petites

fleurs et de motifs végétaux, et autour d'eux comme une prairie parsemée de fleurs, elle aussi. Le paysage est baigné d'or, relié au soleil, à cette lumière divine dans laquelle le peintre enchâsse le couple. Car le peintre a à l'esprit l'idée d'un *Baiser* non pas érotique, mais résolument sacré. Celle qui l'inspire, lui, le grand séducteur entouré de femmes ou de prostituées évoluant nues dans son atelier, celle dont il fera sa muse, qui posera pour lui tel un *Idéal* près de vingt années durant, c'est elle : Émilie Louise Flöge, l'amante secrète à laquelle il n'osera succomber – mystère à la féminité fascinante – une jeune couturière qui habille la bourgeoisie de Vienne, et dont la sœur a épousé le frère de Gustav Klimt. Elle demeurera sa source d'inspiration pour nombre de ses chefs-d'œuvre, le reliant à une élévation spirituelle voire cosmique. Avec *Le Baiser*, il a en tête un motif et une toile qui tiendraient dans le temps et résisteraient dans leur *tension éternelle*. « Chaque promenade avec Émilie, chaque rêve qu'il faisait d'elle, le ramenaient à ce nouveau programme. À ce qu'il appelait un « cycle », parce qu'il y avait un sens à suivre, à la fois géographique, existentiel mais surtout spirituel (...). Ce serait un baiser immense et éternel qui se fonderait dans un seul corps, dans une vaste coulée d'or et de signes. » *Roman d'un chef-d'œuvre* et titre d'une toute nouvelle collection. Éd. Ateliers Henry Dougier, 125 p., 12,90 €. [Corinne Amar](#)

# Agenda

Manifestations soutenues par  
la Fondation La Poste

## Films documentaires



« **Vivre dans l'Allemagne en guerre** » de Jérôme Prieur  
**Le dimanche 9 mai 2021 à 20h45 sur FRANCE 5**  
**Et le 16 mai pour la première partie, le 23 mai pour la deuxième**  
**(dans la case Histoire de 17h)**

France | 2020 | 104 minutes

AUTEUR : Jérôme Prieur  
IMAGE : Renaud Personnaz  
MONTAGE : Isabelle Poudevigne  
MUSIQUE ORIGINALE : Marc-Olivier Dupin  
PRODUCTION / DIFFUSION : Roche Productions

Avec le soutien de la Fondation La Poste  
<https://www.fondationlaposte.org/projet/vivre-dans-lallemagne-en-guerre-un-film-de-je-rome-prieur>

## Émissions

**Déconfinés Épisode 3 Saison 2**  
**vendredi 30 avril 2021 à 20h30**  
**LCP - Assemblée nationale**



© Renaud Saint Cricq

La 3eme émission de DÉCONFINÉS sera diffusé vendredi 30 avril à 20h30.

Tournée à la prison pour femmes de Rennes elle abordera l'amour en prison à travers la rencontre avec plusieurs détenues. L'autre partie de l'émission consacrée à la liberté a été tournée dans un Versailles désert avec notamment le juge Marc Trévidic, le rappeur Abd Al Malik... Eric Emmanuel Schmitt y signe les paroles de l'ombre.

Présenté par : Maïtena BIRABEN

Durée : (70')

Coproduction : LCP-Assemblée Nationale / Mesdames.

Avec la participation de la Fondation Groupe ADP et La Fondation La Poste

Site LCP

## Spectacles

« **À rendre à M. Morgenstern en cas de demande** »  
**Association Les beaux parleurs,**  
**24 avril 2021 à 19h / 30 avril à 22h**

Lien de visionnage disponible : <https://share.publicsenat.fr/>

Disponible en replay dès le lendemain de la diffusion sur [publicsenat.fr](https://share.publicsenat.fr/)

« À rendre à M. Morgenstern en cas de demande » est le portrait de Léopold Morgenstern, un réfugié traqué, avant et pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est la description d'un monde où il faut sans cesse prouver qu'on est en règle pour ne pas être exclu, ostracisé, persécuté. Le projet met en lumière le parcours de Léopold, sa lutte permanente, sa



À RENDRE À M. MORGENSTERN EN CAS DE DEMANDE

Mise en scène de Frédéric Moulin

Produit par Les Beaux Parleurs

Samedi 24 avril, 19h

Vendredi 30 avril, 22h

persévérance, ses intuitions, sa réactivité, sa capacité à tenir à jour, sans jamais faillir, ses multiples tâches administratives de régularisation que prouve la centaine de courriers et documents retrouvés, et ceux conservés aux Archives départementales du Rhône, de la Haute-Savoie., et aux Archives Fédérales Suisses de Berne.

Spectacle disponible en replay cette semaine à l'adresse suivante :

<https://www.publicsenat.fr/emission/a-rendre-a-m-morgens-tern-en-cas-de-demande-188381>

Texte et mise en scène :

Frédéric Moulin assisté de Caroline Garnier

Interprétation : Sabine Moindrot et Frédéric Moulin

Des dates :

4 juin 2021 - 1 Représentation - Espace Culturel Les Justes - Le Cendre (63).

5 juin 2021 - Rencontre en présence d'universitaires et de Cécile Dupré, Cheffe du service musée et patrimoine (Clermont Auvergne Métropole) - Médiathèque Hugo Pratt - Cournon-d'Auvergne (63).

21-23 juin 2021 - 3 représentations - Mond'Arverne Communauté (63).

## Expositions / Vidéos

### Mots d'ados / Cher futur moi Du 5 au 29 mai 2021 La Maison des Métallos



Des fragments de journaux intimes d'ados lus et commentés par d'autres, une véritable communauté s'installe

Depuis 2013, Irvin Anneix a collecté 5000 écrits intimes rédigés pendant l'adolescence, via les communautés d'écrivains sur les réseaux sociaux. Ces écrits abordent les récits des premières fois, questions existentielles, identitaires, sur le corps, la sexualité, réflexions sur la société, la norme, la différence... Leurs mots qui cognent ou étincellent sont ensuite lus et commentés par d'autres qui les alimentent de leur propre vécu. Toujours face caméra, les voix d'autres voix prennent place dans une cabine de lecture (en général itinérante) ou de lieux publics. Certaines vidéos de ces Mots d'ados sont diffusées sur la chaîne YouTube Mots d'ados, pensée comme un outil de restitution en constante évolution, à l'image de l'adolescence.

Maison des Métallos : <https://www.maisondesmetallos.paris/fr/le-programme/les-coops/on-raconte-nos-transitions/mots-dado-copie>

chaîne YouTube Mots d'ados : <https://www.youtube.com/channel/UCmAZ8VPDJNG8u3jeoOJrfxA>

#### CHER FUTUR MOI - L'INSTALLATION

Une installation vidéo présente les différentes capsules de Cher futur moi. Elle est composée d'un écran géant, d'un gradin et de six modules vidéo que l'on peut écouter au casque. Le dispositif scénographique révèle par ses jeux de miroirs, la diversité et la singularité de chaque adolescent et permet d'établir un dialogue étroit avec chaque spectateur.

Date de tournée 2021 :

— du 20 au 28 mars 2021 à la MC93 de Bobigny

— du 5 au 16 mai 2021 à la Maison des métallos de Paris

— du 8 au 16 juin 2021 à la biennale de la danse de Lyon (Usine Fagor)

<https://www.irvinanneix.fr/CHER-FUTUR-MOI-INSTALLATION>

## Concours

### Les Petits Champions de la Lecture Finales régionales Le 11 mai 2021 à 14h



Suite à l'annonce des 149 finalistes départementaux, nous avons le plaisir de vous annoncer le lancement de l'étape du 3e tour : les finales régionales !  
Dès aujourd'hui, les vidéos des 149 Petits Champions sont accessibles sur la chaîne YouTube des Petits champions de la lecture. Vous pouvez les découvrir en cliquant sur le lien ci-dessous :

Vidéos des Petits Champions de la lecture : [https://www.youtube.com/channel/UC4ISDRMBIrKHwnkWjSGpx\\_A/playlists?view=50&sort=dd&shelf\\_id=1](https://www.youtube.com/channel/UC4ISDRMBIrKHwnkWjSGpx_A/playlists?view=50&sort=dd&shelf_id=1)

Les vidéos réalisées pour le second tour vont désormais être évaluées par 14 jurys régionaux. Chacun de ces jurys visionnera à distance les vidéos des participants et délibérera, pour choisir son Petit champion régional.

Le 11 mai à 14h, les noms des 14 finalistes régionaux seront annoncés sur le site des Petits Champions et les réseaux sociaux. Ils rejoindront l'ultime étape, la finale nationale !

<https://www.lespetitschampionsdelalecture.fr/place-aux-finales-regionales/>

### Concours littéraire « Des nouvelles des collégiens » « Ma classe vote » jusqu'au 7 mai 2021

L'étape du vote par les collégiens a été prolongée, compte-tenu de la fermeture des établissements scolaires, jusqu'au 7 mai.

Le Prix du public a été reconduit cette année également, tout le monde peut donc voter pour la nouvelle de son choix en ligne jusqu'au 7 mai également : <https://ohlesbeauxjours.fr/prix-du-public/>

Voici les titres des nouvelles rédigées par les élèves qui ont participé à « Ma classe écrit » ces derniers mois. Celles-ci sont disponibles en epub et en pdf.

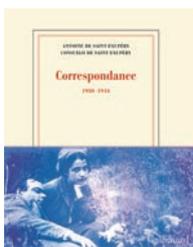
- Anna, écrite par la classe de 4eB du collège Chape à Marseille, avec l'aide de Florence Hinckel.
- En Apnée, écrite par la 3e5 du collège Sophie Germain, à Aix-en-Provence, avec l'aide d'Ariel Kenig.
- L'Exceptionnelle demi-journée ou Le destin de Joséphine Gouffre bascula grâce à une coccinelle jaune à sept pois noirs, écrite par la classe de 5e1 du collège Louise Michel, à Marseille, avec l'aide de Laurine Roux.
- L'Immeuble Gyptis, écrite par la classe de 6e1 du collège Gyptis, à Marseille, avec l'aide de François Beaune.

<https://www.fondationlaposte.org/projet/concours-litteraire-des-nouvelles-des-collégiens-jeudi-11-février-18h00>



## Publications soutenues par La Fondation La Poste

Avril - début juin 2021



### **Antoine et Consuelo de Saint-Exupéry, *Correspondance (1931-1944)*, Collection Blanche, Gallimard, 15 avril 2021.**

Antoine de Saint-Exupéry et Consuelo Suncín Sandoval se rencontrent à Buenos Aires en septembre 1930. L'auteur de *Courrier Sud* est alors chef d'exploitation de l'Aeroposta Argentina. Originnaire du Salvador, la veuve du célèbre critique Enrique Gómez Carrillo est, elle, venue en Argentine pour traiter des affaires de son mari défunt. Entre ces deux ténentaires, le coup de foudre est immédiat ; après quelques semaines de vie commune en Argentine, ils choisissent de se marier en France auprès de la famille de l'écrivain.

Cette correspondance croisée, riche de 160 lettres et illustrée de quelque 50 documents en couleurs, révèle l'esprit de cette union, ponctuée d'orages et d'accalmies, de doutes et de pleurs, de désillusions et de célébrations. Au-delà des récriminations domestiques, l'amour est là, passionnément vécu et entretenu, avec une émotion souvent déchirante. Les échanges les plus nombreux datent des années de guerre, entre la France, les États-Unis et l'Afrique du Nord.

Ces années sont aussi celles de l'écriture, en exil, du *Petit Prince* – une fable qui illumine, en lui donnant son sens le plus profond, la vie commune d'Antoine et Consuelo, entre présence et absence, gravité et frivolité, désarroi et authenticité. Un jeune prince voyageur, une rose et son globe : nous y sommes. « Je me souviens d'une histoire pas très vieille », écrit Antoine de Saint-Exupéry dans sa première lettre connue à Consuelo, en 1930 : « Il était une fois un enfant qui avait découvert un trésor. Mais ce trésor était trop beau pour un enfant dont les yeux ne savaient pas bien le comprendre ni les bras le contenir. Alors l'enfant devint mélancolique. »

### **Antonin Artaud, *Lettres à Génica Athanasiou, 1921-1940*, Éditions Sillage, mi-mai 2021.**

Antonin Artaud est l'une des figures les plus marquantes des lettres françaises de la première partie du XXe siècle. À la fois poète, prosateur, acteur, théoricien du théâtre, il est de toutes les avant-gardes de l'entre-deux-guerres. Sa vie personnelle, marquée par des problèmes psychiatriques graves et des addictions destructrices, est une longue descente aux enfers, qui l'amènera à être interné durant la quasi-totalité des dix dernières années de sa vie. Il décède en 1948, âgé de 52 ans.

L'essentiel des lettres du volume à paraître s'échelonnent de 1921, année de l'arrivée à Paris d'Artaud (il s'intègre immédiatement au groupe surréaliste et fréquente les milieux du théâtre où il rencontre la jeune actrice Génica Athanasiou, qui devient rapidement sa maîtresse) à 1928, année qui suit leur rupture.

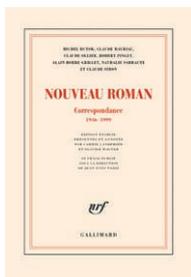
Génica Athanasiou est une comédienne française d'origine roumaine, née Eugenia Genica Tanase le 3 janvier 1897 à Bucarest, morte le 13 juillet 1966 à Lagny-sur-Marne. Quelques lettres postérieures, datées de 1931 à 1940, ainsi que deux poèmes dédiés à Génica Athanasiou (probablement à l'époque de leur rencontre) complètent le volume.

Cet ensemble de lettres constitue un document unique sur la vie d'Artaud dans les années 1920, qui sont probablement sa période de plus grande créativité : sur sa vie sentimentale et intime d'une part, sur sa vie artistique d'autre part ; Artaud évoque souvent avec Génica Athanasiou son travail avec Charles Dullin au Théâtre de l'Atelier, où elle joue elle aussi, ses projets théâtraux lors de l'aventure de la fondation du Théâtre Alfred Jarry, ainsi que les rôles qu'il obtient au cinéma (Artaud jouera dans des films d'Abel Gance, de Dreyer...).

Ces lettres, parues aux éditions Gallimard en 1969, avec un appareil critique minimum, sont introuvables depuis plus de 30 ans, et ne figurent pas dans l'édition des œuvres complètes d'Artaud. Ce projet les rendra accessibles à nouveau, avec un appareil de notes enrichi (ainsi qu'une notice biographique et une bibliographie, comme dans chacun des volumes publiés par les éditions Sillage).

### **Nouveau roman. *Correspondances 1946-1999* - Michel Butor, Claude Mauriac, Claude Ollier, Robert Pinget, Alain Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute et Claude Simon, Éditions Gallimard, 3 juin 2020.**

Dans cette correspondance inédite (première correspondance à sept voix sur une période aussi longue), commencée entre Claude Ollier et Alain Robbe-Grillet, puis poursuivie en septuor, un véritable réseau montre ce qu'a pu être le Nouveau roman. Vieux amis, protecteurs, complices ou adversaires, Michel Butor, Claude Mauriac, Claude Ollier, Robert Pinget, Alain Robbe-Grillet, Claude Simon et Nathalie Sarraute se soutiennent, se lisent, s'éloignent... Ces liaisons durent jusqu'à la mort de Nathalie Sarraute, bien après que leurs œuvres se sont imposées sur les bancs universitaires.



Cinquante ans d'histoire du roman revivent dans ces échanges heureusement préservés à la BnF. Ces 243 missives inédites confirment l'existence d'un mouvement du Nouveau roman, en dépit des affirmations ultérieures de certains protagonistes. Elles sont les pièces justificatives de l'une des aventures littéraires les plus intenses du siècle passé.

Cet ouvrage inédit permet de répondre aux trois questions suivantes : Y a-t-il eu un véritable mouvement littéraire autour de ce nom ? Qui en faisait partie ? Comment a-t-il vécu ? La publication d'une correspondance d'auteurs à sept voix est une entreprise très nouvelle. Lire les lettres comme des documents historiques aide à situer l'œuvre dans la carrière d'un écrivain, révèle des réactions des critiques et des proches, donne un sens approfondi de l'histoire littéraire du Nouveau Roman. En outre, certaines lettres peuvent être considérées en elles-mêmes comme une œuvre à part entière, grâce à un style épistolier unique.

L'histoire du Nouveau Roman sera présentée en quatre parties :

- I. Avant le Nouveau Roman : premières explorations, premiers contacts (1946-1956)
- II. Le moment Nouveau Roman (1957-1962)
- III. À partir des années 60
- IV. Détentes et vieilles amitiés (1971-1999).

L'introduction et l'appareil critique établi par Carrie Landfried et Olivier Wagner permettent d'aborder de manière inédite le Nouveau roman et la pensée de ses auteurs. Ouvrage publié sous la direction de Jean-Yves Tadié



## AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)  
Corinne Amar, Elisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

## ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE  
CP A 503  
9 rue du Colonel Pierre Avia  
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

[fondation.laposte@laposte.fr](mailto:fondation.laposte@laposte.fr)  
[www.fondationlaposte.org/](http://www.fondationlaposte.org/)

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



[www.fondationlaposte.org](http://www.fondationlaposte.org)